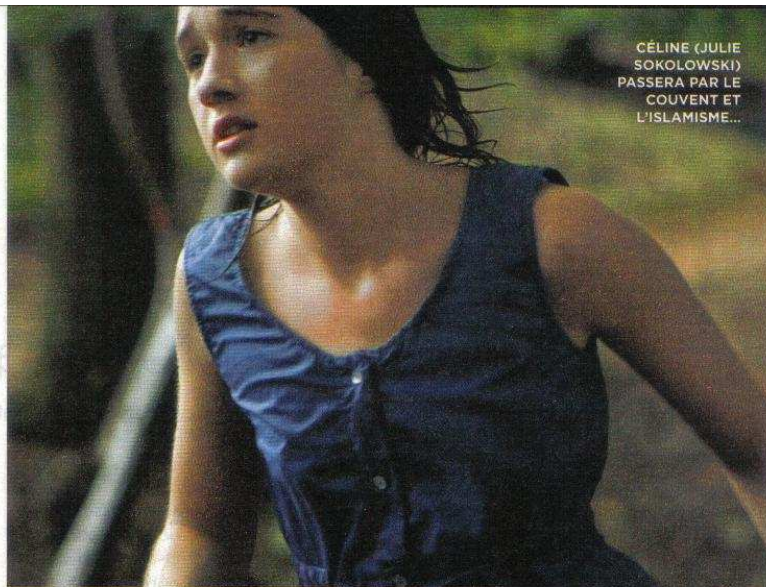




CÉLINE (JULIE SOKOLOWSKI) PASSERA PAR LE COUVENT ET L'ISLAMISME...

Descendue du Ciel

La réconciliation bouleversante d'une mystique avec le monde charnel.

HADEWIJCH
DE BRUNO DUMONT



On ne pourra pas accuser le cinéma français, cet automne, de répéter toujours les mêmes formules, de ressasser les mêmes idées. Un film qui porte le nom d'une mystique flamande du XIII^e siècle et qui évoque la quête d'absolu d'une adolescente d'aujourd'hui, glissant du Christ aux bombes islamistes, il n'y en a qu'un. *Hadewijch*, de Bruno Dumont, tranche par son sujet comme par son style elliptique, parfois fulgurant. Au début, l'héroïne, 20 ans à peine, se fait renvoyer d'un couvent où elle séjournait, parce que son exaltation et son abstinence embarrassent. Mais la scène ne doit rien à la convention anticléricale – les bonnes sœurs tatillonnent et formalistes. Au contraire, la parole de la mère supérieure semble le bon sens même, qui reproche à la jeune fille de n'être qu'une caricature de religieuse et lui suggère de se confronter au monde.

Donc, au revoir *Hadewijch* – son pseudonyme au couvent – bonjour Céline, étudiante parisienne en théologie. Chaste, amoureuse éperdue du Christ, bien née et bien logée (dans le monumental appartement parental de l'île Saint-Louis), mais complètement désemparée, seule avec ses

prières, sa soif de transcendance et son petit chien blanc. Le film raconte son itinéraire, son errance, sa dérive. Vite, elle rencontre Yassine, jeune banlieusard qui, faute de parvenir à la séduire, la présente à son grand frère, tout dévoué comme elle à son Dieu.

Bruno Dumont avait jusqu'ici filmé surtout le Nord (hormis la parenthèse californienne de *Twentynine Palms*). Délocalisé à Paris chez les très riches, puis en banlieue défavorisée et, le temps d'un éclair, au Moyen-Orient, il reste un cinéaste antisociologique. Qu'importe l'environnement, seuls comptent le pouvoir d'évocation des plans, l'émotion qu'ils suscitent. Mais, en l'occurrence, *Hadewijch* marque une petite révolution.

Outre l'importance inédite donnée à la musique par le réalisateur, son rapport aux acteurs (toujours non professionnels) a changé. Une attention nouvelle – attendrie – à leur jeunesse réchauffe ce cinéma pictural et enclin à la métaphore. Les échanges, mots et gestes confondus, sont vivants, sensuels, spontanés, pas si loin de Doillon. L'actrice principale, Julie Sokolowski, peut donner libre cours à sa vulnérabilité et le jeune Yassine (comme son personnage) Salime, à sa maladresse. Cette inflexion chaleureuse a tout à voir

avec le mouvement profond du film, paradoxalement le moins « métaphysique », le moins mystique de Bruno Dumont. L'amour dévorant de Céline pour le Christ, puis son rapprochement avec les islamistes, si extraordinaires qu'ils soient, ne sont que des étapes vers une modeste renaissance, une réconciliation bouleversante avec le monde effectif et charnel. Après tout, il ne s'agit peut-être pour elle que de devenir

une jeune fille comme les autres. Dans *La Vie de Jésus* (premier film de Dumont), l'itinéraire terrible d'un délinquant s'achevait sur des plans de nuages. Cette fois, le cinéaste – qui fut, peut-être à tort, étiqueté « bressonnien » – décrit une trajectoire qui va nettement du ciel à la terre. Et c'est très beau aussi. **LOUIS GUICHARD**

Français (1h45). Scénario : Bruno Dumont. Avec Julie Sokolowski, Yassine Salime, Karl Sarafidis.